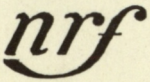
PAULE RÉGNIER

FÊTES ET NUAGES

CHRONIQUE D'UNE ENFANCE



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

FÊTES
ET NUAGES

Extrait de la publication

DU MEME AUTEUR

OCTAVE (*épuisé*).

LA VIVANTE PAIX (*Bernard Grasset, éditeur*) (*épuisé*).

HEUREUSE FAUTE (*Plon, éditeur*) (*épuisé*).

L'ABBAYE D'EVOLAYNE (*Plon, éditeur*). Prix du Roman de l'Académie Française 1934.

CHERCHEZ LA JOIE (*Plon, éditeur*) (*épuisé*).

TENTATION (*Plon, éditeur*).

LES FILETS DANS LA MER (*Plon, éditeur*).

PAUL DROUOT (*Le Divan, éditeur*) (*épuisé*).

LA FACE VOILÉE, essai (*Les Editions du Cerf*) (*épuisé*).

JOURNAL (*Plon, éditeur*).

LETTRES (*Desclée de Brouwer, éditeur*).

PAULE RÉGNIER

FÊTES ET NUAGES

CHRONIQUE D'UNE ENFANCE

GALLIMARD
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VIIe

3e édition

Extrait de la publication

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage vingt-cinq exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont vingt numérotés de 1 à 20, et cinq, hors commerce, marqués de A à E.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés pour tous pays y compris la Russie.
© Librairie Gallimard, 1956.

Mais j'avais à peine dix-huit ans et je ne connaissais que certitudes.

PAUL VALÉRY.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Livre I

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Ce n'était pas un théâtre de marionnettes, ni de poupées. Fait de quelques planches peintes, il avait pour acteurs des singes de laiton et de laine, pas plus hauts que le doigt. On les habillait facilement. Quelques morceaux d'étoffe y suffisaient que fixaient des épingles enfoncées dans leurs souples corps. Les comparses étaient costumés une fois pour toutes en seigneurs, dames, paysans, paysannes, pages ou soubrettes. Seule la vedette, le premier grand rôle féminin se distinguait de cette troupe terne. Quelle que fût la pièce, drame ou comédie, elle se nommait toujours Sabine, mais variait d'aspect. Seule elle portait, selon les cas, perruque blonde ou brune, yeux de perles bleues, grises, vertes ou noires. Elle possédait un très grand nombre de toilettes. Charlotte les taillait parmi les plus beaux chiffons de satin, de velours ou de gaze abondamment fournis par la couturière de sa mère.

— En place, Mesdames et Messieurs. En place pour le un. En place pour la répétition de « Sans rivale », drame en trois actes de Charlotte Chevalier! Pressons. Pressons!

La scène représentait une salle de bal tendue de soie rose remplie de couples enlacés. Les dames, bien en équilibre, grâce à leurs robes évasées, soutenaient les chancelants cavaliers dont les bras de laiton se

nouaient à leurs tailles. Imitant de son mieux l'orchestre absent, chantant une valse à toute allure, Charlotte fit tourbillonner ses personnages. Puis, elle les disposa le plus gracieusement possible sur les sièges minuscules groupés le long des murs.

— Comte, vraiment, je n'en puis plus. Quelle chaleur!

— Il serait temps de gagner la mer ou la montagne.

— Je pars après-demain dans mon château du nord.

— Mes compliments! Marquis, pourquoi cet air préoccupé? Cherchez-vous quelqu'un?

— La princesse Sabine. Ne doit-elle pas venir?

— C'est probable. Vous la connaissez?

— Non. On la dit très belle.

— Couci, couça!

— Gladys, ne sois pas mauvaise langue.

— Jugez-en! La voici!

Ici, Charlotte abandonna la forme dialoguée pour la forme narrative et décrivit son héroïne avec un enthousiasme qui excluait toute vraisemblance.

— Sabine venait d'apparaître au seuil de la pièce. Tous les regards se fixèrent sur elle. Sa haute taille pliait sous les douleurs. Ses cheveux d'ébène faisaient ressortir son teint d'ivoire et ses yeux bleus mélancoliques d'où, par moments, tombait une larme. Petite, mince, elle était si bien prise qu'elle faisait songer à un chevreuil s'ébattant dans les bois. Son rire enjoué, son regard noir, vif, lui conciliaient tous les cœurs. Et quand elle secouait avec pétulance ses boucles blondes, on croyait assister au lever du soleil.

C'était parfait. Il y en avait ainsi pour tous les goûts. Cette beauté, à la fois pathétique et mutine, qui passait sans efforts du sévère au plaisant, variant

Extrait de la publication

à volonté de taille et de carnation s'avérait vraiment sans rivale. La femme fatale ne saurait l'éclipser. Le traître émousserait contre elle ses perfidies. Le noble seigneur, contempteur des coquettes serait, en définitive, vaincu par sa grâce, après des péripéties que Charlotte n'imaginait pas encore très bien. Un jeune chat sauta sur ses genoux. Elle lui fit bon accueil, interrompit sa répétition, mais ne se tut pas pour autant. La bouche ne lui fermait guère. Quand elle cessait d'inventer des histoires, elle racontait tout haut sa propre vie, se mettait elle-même en scène, embellissant de son mieux ses faits et gestes :

— Une charmante enfant, mollement étendue sur sa chaise longue, laisse son chaton grimper sur son épaule et l'entortille dans ses cheveux d'or. Il s'y débat comme dans un filet, les mordille. Ce n'est pas très bon. Il se fâche, tire sur les mèches blondes. Aïe, aïe! Oh! sale bête! Une charmante enfant pousse des cris affreux!

La chambre spacieuse, qui comme toutes les autres donnait sur le jardin, était bizarrement aménagée. Peu de meubles contre les murs. Rien au milieu. Mais, près de la fenêtre, un encombrement. C'est là que se tenait Charlotte, presque toujours allongée. Et, pour qu'elle n'eût pas à se déranger, on avait groupé autour d'elle tout ce qui pouvait servir à l'occuper, à la distraire : son théâtre, sa table, couverte de chiffons, de papiers, de crayons, sa petite bibliothèque, son panier à ouvrage, généralement dédaigné mais qui, brusquement, la séduisit :

— Bon. Maintenant je vais faire de la tapisserie. Où diable est mon dé? Le voici. Je prends mon canevas. Je choisis mes laines. Je m'aperçois que maman m'a acheté quatre écheveaux bleus au lieu de trois,

Extrait de la publication

mais comme c'est elle qui les paye, je m'en moque. Je commence : « Cours mon aiguille dans la laine. » ...On ne peut pas dire qu'elle court, mon aiguille, elle est plutôt lente. J'en ai assez. Au fond la tapisserie m'embête...

Et Charlotte se mit à chanter sur l'air des *petits bateaux :*

J' n'aime pas la tapisserie,
Papa, maman, ça m'importune.
J' n'aime pas la tapisserie,
Papa, maman, j' préfère la lune...

— Tu la trouves jolie, dis maman, ma chanson?

Mme Chevalier qui cousait près du feu, à l'autre bout de la pièce, leva la tête en souriant. Son cœur maternel toujours blessé, toujours tremblant, s'épanouissait dès que l'enfant chérie semblait contente.

— Très jolie, petite folle.

Ainsi encouragée, Charlotte entonna de nouveau son refrain à tue-tête. Dans la chambre voisine, tout ce vacarme étourdissait quelque peu Nathalie et Anne.

— Mais quoi, pensaient-elles. Il faut bien que cette pauvre petite s'amuse. Une chance qu'elle ait un heureux caractère et prenne tout du bon côté.

Que comprendre aux enfants? Ils sont semblables aux nuages dont l'aspect change selon l'heure et les jeux du vent. Leur personnalité se défait et se recompose chaque jour. C'est après coup qu'on croit les découvrir, les expliquer, lorsqu'on affirme : A huit ans, à dix ans, ils possédaient déjà cette aptitude à vivre, ou bien ces penchants nostalgiques, ces dons d'insouciance ou de légèreté dont l'épanouissement donne au caractère enfin précisé son originalité propre. La couleur que le destin fixe alors sur sa palette éclipse

Extrait de la publication

les mille nuances entre lesquelles il dut choisir. Les tendances qui prédominent chez l'adulte effacent les contradictions où l'être jeune se débat, cherche issue.

— Maman, demanda Charlotte, sérieuse tout à coup, à quel âge les jeunes filles se marient-elles?

— A vingt ans, répondit Mme Chevalier sans hésiter.

Sa certitude avait pour base l'exemple de ses sœurs, sa propre expérience.

— Ce n'est plus tellement loin pour Nathalie, remarqua l'enfant pensive. Qui épousera-t-elle?

Mme Chevalier ne vit personne à l'horizon. Mais elle-même et ses deux sœurs, privées très jeunes de leur mère, élevées au couvent, n'en étaient sorties que pour vivre à demi cloîtrées, sans aucune relation masculine, dans l'austère demeure paternelle. Tout s'arrangea très vite. Le premier homme admis à leur foyer, un jeune avoué de Reims, devint l'époux de Sophie. Le second, avocat, emmena Julie. Et l'année suivante, son père agréa pour elle un beau capitaine. Il entra aisément dans son cœur, ville ouverte qui aspirait à se donner pour être défendue. Entravée de tristesse et de timidité, elle avait cependant, avec le goût de la sécurité, un certain attrait pour l'aventure. En tant que femme d'officier elle allait découvrir la diversité du monde, passer de garnison en garnison, partout bien accueillie, partout encadrée, appuyée sur un compagnon ferme et tendre. Elle imagina leur vie comme une promenade enchanteresse qu'ils feraient la main dans la main, entourés de beaux enfants tombés du ciel. Temps des fiançailles, temps heureux, temps de rêve où, par moments, déjà, les souffles du réel saccageaient le verger d'illusions. Pierre Chevalier lui confia son désir d'aller se battre aux colonies, en attendant la guerre bénie qui

rendrait à la France l'Alsace et la Lorraine. Une brume de sang s'étendait sur leur avenir. Tout menaçait l'homme adoré : les climats tropicaux, les fièvres, l'embuscade, plus tard les hordes prussiennes. Comment retenir dans ses bras ce soldat avide de gloire? Elle eut peur pour lui avant d'avoir, plus terriblement encore, peur de lui. L'épreuve de la nuit nuptiale fut dure à son ignorance; elle sut à peine s'en expliquer à son confesseur. Comprise à demi-mots, éclairée, mais portant à jamais une impression de souillure, elle se résigna sans s'adapter. Il fallait bien tout accepter, le sort général des femmes et son sort particulier, le normal et l'anormal, les ardeurs amoureuses de Pierre Chevalier et son despotisme que rachetaient des qualités éminentes : loyauté, générosité, fidélité.

Elle lui restait attachée, confondait sa violence avec la force dont elle avait, faible, un tel besoin. Peu après leur mariage elle l'empêcha d'accepter un poste au Tonkin, brisant ainsi sa vie comme il avait brisé la sienne.

Les cœurs s'usent à force de souffrir. Maintenant elle bénissait son absence, temporaire d'ailleurs et relative. Sans lui, la maison respirait. Les jours coulaient tranquilles. Si Charlotte pouvait guérir, faire enfin sa première communion, la vie de nouveau serait douce. Pourquoi songer à l'avenir encore lointain des aînées? Au moment voulu, à la date fatidique, le père, le chef de famille chargé de toutes les initiatives, choisirait un époux pour Nathalie. S'il se trompait, comme c'était probable, tant pis pour la pauvre petite. Mme Chevalier soupira. Trop meurtrie par l'amour pour y croire, elle considérait le mariage comme une solution préférable au célibat. Mais le bonheur y était rare. Sophie seule l'avait rencontré.

Extrait de la publication

— Maman, reprit Charlotte, crois-tu que mes sœurs pensent déjà à leur mariage?

— Sûrement non, déclara Mme Chevalier.

Son propre printemps avait été tardif. Elle ne se doutait pas que, pour ses filles, il était déjà né.

Mieux que sa mère, Charlotte discernait la ligne de démarcation qui sépare l'enfance de la jeunesse. Un tout petit poteau frontière l'indique, marqué d'un nombre : 15. A quatorze ans rien n'est encore commencé. A vingt-cinq tout est fini. Nathalie et Anne se trouvaient dans la seule zone où la vie brûle de tous ses feux, où chaque pas est une découverte, une prise de possession.

En deçà de l'âge enviable, Charlotte aspirait à connaître ces régions ensoleillées. Mais elle n'y pénétrerait que trop tard pour y rejoindre ses aînées.

— Quand j'aurai quinze ans, dit-elle, mes sœurs seront mariées. Je resterai seule.

Elle ajouta :

— Voilà tout. Ce ne sera pas pire que maintenant.

Inquiète, Mme Chevalier jeta son ouvrage, courut vers la chaise longue, juste à temps pour recevoir entre ses bras l'enfant, brusquement suffoquée de pleurs.

— Qu'as-tu, mon trésor? Qui t'a fait de la peine? Voyons, à ta maman, tu peux tout dire.

Il lui fallut beaucoup de patience pour obtenir l'aveu, quelque peu confus, du lourd chagrin et, peu à peu, l'atténuer.

— Pourquoi Charlotte avait-elle les yeux rouges, demanda distraitement Nathalie à sa mère, après la prière du soir, lorsque l'enfant fut couchée.

Extrait de la publication

— C'est ta faute! Tu l'as appelée : mouche du coche!

— Moi! Tiens, oui, c'est vrai. Bah! quelle niaiserie!

— Pour toi, naturellement, pas pour elle. Nathalie, ne peux-tu faire attention, éviter de la bousculer. Elle prend tout au tragique. Déjà elle pleure à la pensée qu'un jour toi et Anne vous vous marierez, qu'elle vous perdra.

— Elle est folle, dit Nathalie sarcastique, indifférente au surplus à l'incident minuscule.

Les rites qui préludaient au repos quotidien s'accomplirent. Mme Chevalier fit sa dernière ronde à travers la maison, s'assura que les bonnes étaient couchées, vérifia les fermetures des portes, des persiennes. Là où six femmes sans défense habitaient seules, il convenait qu'elles fussent prudentes. Maintes précautions s'imposaient. Les jeunes filles visitèrent leur cabinet de toilette, passèrent sous le rideau de la penderie. Puis elles regardèrent sous leurs lits. Nul homme ne s'y trouvait caché. Elles soufflèrent leur lampe.

Mme Chevalier avait inculqué à ses filles l'horreur des ténèbres. Le noir leur donnait l'impression d'être menacées par la mort ou déjà mortes. Elles n'eussent pu supporter de se réveiller dans une ombre épaisse sans se croire étouffées sous leurs oreillers par quelque implacable Othello, ou ensevelies vivantes au fond d'une tombe. Une veilleuse brûlait toute la nuit dans leur chambre, l'empêchait de se transformer en abîme. Au-dehors régnait l'esprit du mal. Il conduisait les rôdeurs masqués vers les demeures mal closes, livrait passage aux bêtes venimeuses, déchaînait les accidents, les catastrophes, provoquait la rencontre des trains, le naufrage des navires, la chute des voyageurs perdus.

Extrait de la publication

PAULE RÉGNIER

FÊTES ET NUAGES

Le jardin d'une grande maison provinciale, au début du siècle. Deux adolescentes, Anne et Nathalie, rêvent à l'avenir.

Le présent n'est pas gai : une petite sœur infirme, une mère résignée, un père terrible. Le colonel Chevalier, officier ardent, tyrannique, impose à sa famille la même discipline arbitraire qu'à son régiment ; chacune des rares occasions de réjouissances, visites, première communion, bal, s'achève immanquablement dans les larmes.

Un jour, à la suite d'une scène atroce, madame Chevalier s'enfuit chez une parente, laissant à Nathalie la direction de la maison. Celle-ci, plus riche de théories que d'expériences, ne décèle pas la brusque aggravation de l'état maladif du colonel. Il meurt, et les jeunes filles partagées entre le désespoir et la délivrance voient s'ouvrir pour elles les portes de la vie, et se fermer celles du rêve, qui ne se nourrit que de privations.

Fêtes et Nuages est peut-être le meilleur livre de Paule Régnier. Plein de la poésie de l'enfance et d'une fraîcheur surprenante, il ressuscite une époque disparue et dessine des types de personnages que l'on retrouverait encore dans les provinces. Certains le jugeront démodé. Mais c'est la mode qui se trompe.

ETS. DHUIÈGE IMP. BAGNEUX (SEINE)

Extrait de la publication